

Sommaire

Note éditoriale — 7

L'humanité qu'il fait — 9

Un art de vivre — 23

De l'amour — 33

Le monde me remonte — 53

« Moraliste », en effet — 61

Le drame d'écrire — 87

Sur moi — 103

La muraille tranquille du malheur — 133

Thanatos, une appelante — 139

La corruption par l'espérance — 143

Misère intellectuelle — 159

« Tout dire » : il y a toujours quelque chose qu'on cachera — 173

À la lumière de l'ennui — 183

Vie de l'esprit — 193

L'exigence révolutionnaire — 203

En venir à penser « nous » — 223

Postface. Si la lecture de Mascolo est possible — 237

Note éditoriale

Dionys Mascolo n'a cessé de tenir de juillet 1938 – il a alors vingt-deux ans – jusqu'à 1993, quatre ans avant sa mort, ce qu'il appelle à plusieurs reprises un « journal ». Celui-ci se présente sous la forme d'une série de carnets, à l'évidence repris, transcrits, biffés, annotés. En tout, si l'on omet les carnets des années 1950 auxquels nous n'avons pas eu accès, il y a là quelque quatre cents pages d'une écriture serrée et fragmentaire relevant à la fois du journal intime, du cahier de croquis écrits sur le motif, du pense-bête de lecteur, du laboratoire de pensée et de l'exercice spirituel. C'est Dionys Mascolo lui-même qui en avait confié une liasse de photocopies à Daniel Dobbels, et si l'on avait pu en découvrir jusqu'ici quelques remarquables échantillons, c'était par la dizaine de pages que ce dernier en avait extraite pour le numéro 33 de la défunte revue *Lignes*, en mars 1998. La présente édition propose une large sélection de fragments extraits de ces carnets manuscrits. Ce qui frappe, à leur lecture, est l'extrême persistance, tout au long d'une vie, des questions qui habitent leur « auteur ». Et c'est cette persistance qui appelle à traiter ces carnets comme une unité dont il s'agit seulement de laisser transparaître les pôles sous-jacents. Notre travail s'est limité à cela. C'est dire si, dans l'agencement de chapitres que nous en présentons ici, nous avons privilégié les articulations significatives sur l'ordre chronologique ou la curiosité biographique. Lorsque la mention d'une date ne figurant pas dans le manuscrit nous est apparue indispensable pour la compréhension du lecteur, nous l'avons toutefois inscrite entre crochets ([]), de même que toute autre précision de nature à éclairer la lecture. À de très rares exceptions près, signalées elles aussi par des crochets ([...]), les fragments ont été reproduits dans leur intégralité. Les quelques annotations, souvent rétrospectives, ajoutées par l'auteur en marge de certains d'entre eux ont été, quant à elles, indiquées par des soufflets (< >) à la fin

Je suis ce qui me manque

des fragments concernés. Pour des raisons d'intelligibilité, nous avons maintenu les noms des membres de la famille de Dionys Mascolo, ainsi que ceux des personnalités déjà livrées à la sphère publique ; dans tous les autres cas, les personnes apparaissant dans le manuscrit ont été désignées par la seule initiale de leur nom ou de leur prénom. L'appareil de notes a été réduit aux quelques informations nécessaires à l'instruction d'une lecture non spécialisée. La distribution et les titres des chapitres, prélevés, autant que possible, dans le matériau même du journal, visent moins à classer de manière thématique les fragments retenus et agencés qu'à en déployer le sens selon une ligne qui nous est apparue vivante à la lecture des carnets dans leur ensemble et dont la traversée cohérente méritait à nos yeux d'être rendue sensible.

Nous tenons à remercier tout particulièrement pour leur aide patiente et précieuse Michèle Kastner et Solange Leprince-Mascolo, ainsi qu'Alphonse Clarou, Daniel Dobbels et Jean-Marc Turine pour leur concours.

D. V. N. et J. C.

L'humanité qu'il fait

L'identité, le *moi*, aussi bête que la « patrie », n'en est pas le fondement sans doute, mais ils ont quelque chose de consubstantiel.

Il y a toujours quelque coq aberrant pour chanter au cœur de la nuit.

« C'est nous les damnés de la terre (...) Qu'un sang impur abreuve nos sillons » : *quelle bouche n'en est pas déshonorée!*

L'affreuse volonté de permanence – négation des effets du temps –, ainsi « le roi est mort, vive le roi » et ses mille variantes.

Deux espèces d'hommes : ceux qui ne songent qu'à préciser la misère, ceux qui s'acharnent à l'extirper du monde.

Qu'il faille encore avoir l'intelligence de sa gentillesse – savoir être gentil au bon moment – pour éviter le malheur – quel malheur!

Une discrétion excessive est presque toujours le signe d'une curiosité malade pour l'anecdote, l'intrigue, médisance ou « rapportage » intime.

Êtres sans profondeur, qui ne peuvent être ni infidèles ni

Je suis ce qui me manque

fidèles, ni sincères ni menteurs, ni vrais ni faux, comme n'étant pas.

Parler du temps qu'il fait. Vrai désir de précision, respect des nuances, etc. On ne parle que de cela. Peur haineuse de celui qui s'aviserait de parler de *l'humanité* qu'il fait. « Alors au revoir ! »

Il faut bien que finisse par devenir féroce celle que partout pourchasse sa faim. *Âme*.

Un but, quel qu'il soit, pourvu qu'il soit unique, tel qu'il faille risquer tout, doit délivrer de la médiocrité. Les médiocres se reconnaissent à leur faculté de toujours *retomber sur leurs pattes*.

Pourquoi les ambitieux finissent-ils presque toujours par paraître touchants ? C'est qu'ils sont voués, quelque réussite qu'ils atteignent, à l'échec, l'ambition véritable n'ayant pas de limite : elle n'a pas de définition, de fin, elle est proprement infinie, substitut grandiose ou plat de toutes les expressions de la divinité.

10 janvier 1941

Dans le couloir de correspondance de la station de métro Palais-Royal, quelqu'un sifflait un air de danse. Je n'ai pas trouvé qui. J'ai regardé les gens marcher dans le couloir. J'ai pensé aux pensées qu'ils entraînaient avec eux. Bonne époque, pour ce qu'elle permet de dire certainement les préoccupations dominantes de chacun. On sait que chacun pense aux tickets de viande, aux carottes. Et je pensais : s'ils n'étaient pas tous dans l'inconscience, ils ne pourraient pas vivre. S'ils n'avaient pas été dans l'oubli, l'inconscience, ils n'auraient pas marché comme ils faisaient, dans ce couloir. Cela se verrait. Celui-ci, cette femme s'arrêterait pour hurler sa misère. Ce métro, ces portes, ces couloirs, ces marches souterraines : quels damnés qui s'ignorent ? Le leur dire, arrêter ce trottement, frapper ces dos fermés, crier : nous sommes en enfer.

L'humanité qu'il fait

La vie n'est possible que par l'inconscience, le sommeil.

Le bas, triste orgueil de donner froidement une raison petite de ses propres actes : ce contraire de l'humilité vraie. Triste assurance, feinte, habile d'ailleurs, puisqu'elle peut vous persuader que cela enfin est sûr, puisque bête, veule et médiocre : cela enfin est *solide*. Duperie qui consiste à poser de la bassesse pour y gagner une assise. Médiocrité des *opinions* feintes, affirmées pour rien qu'en vue d'une sécurité.

Terreur surmontée, de son propre vague, ou *infini* (que l'on ne peut aimer sans le haïr, pour les risques qu'il fait courir).

Les actifs. — Fébrilité d'insecte. L'abeille qui butine est frénétique. Vertige : pas une fraction de seconde à perdre. Aucun spectacle ne donne à ce point à voir le temps comme une terrible, mortelle hémorragie du cosmos ou de Dieu.

Devant ceux qui cherchent le rendement avec cette passion : malaise du même ordre (toute proportion gardée : car ils se *distraient* parfois, fermant la plaie par où le temps se perdait).

Misère de la richesse (vacances, embouteillages, restaurants).

Imbécillité des naturistes. — L'amour de la nature, fruit tardif de la culture et du bien-être, la nature *domptée*, domestiquée, suppose tous les artifices, tous les raffinements techniques, et la pollution. L'amour de la nature putréfie la nature (tourisme, etc).

L'humanisme, forme dégradée, et le plus souvent ignoble, de l'*amour de la nature*.

Ce qu'il faut avoir pris l'homme en habitude – pensé-je – pour en venir à trouver belles des dents dans une bouche!

Je suis ce qui me manque

Mot de Léon Bloy après l'incendie du Bazar de la Charité :
« Enfin, il y a un début de justice. Ce mot de *bazar* associé
au mot *charité* ! »

Dimanche. Promeneurs. Les lents convois désespérés de la
liberté du dimanche.

Comme on fait de pauvreté vertu, faire refus de ses paresse :
prétention courante.

Le ton trop naturel d'une réponse, qui signale que celui qui
répond n'est justement pas dans son naturel, qu'il craint de
laisser paraître son trouble.

Je suis à l'époque où l'on désespère d'être jamais « un grand
homme » parce qu'on a tout de même quelque apparence
humaine.

Un grand homme, vivant : c'est celui dont la mort ne peut
plus apporter cette différence péremptoire qu'elle apporte
aux autres vivants quand ils meurent. Lui est *déjà mort*, d'une
certaine façon (Gide, Valéry). En tout cas, leur mort n'a plus
d'importance (misère – dans la tendresse ; grandeur – dans
la gloire).

[1983]

*Marg.*¹ — Entre l'absolu et elle il y a désormais le gouffre
des médias (La gloire).

[1983]

Marg. — Malheureuse, naturellement. Elle a préféré la
puissance à l'amour. Mais, peu lucide, son malheur (d'être

1. Toutes les mentions de Marg. ou
de Marguerite renvoient à Marguerite
Duras.

L'humanité qu'il fait

hors-amour) la persuade qu'elle est juste et bonne et qu'on la fait souffrir. En tant qu'elle était (est) capable d'amour, sa propre puissance, dont elle ne peut se défaire, la torture. Condamnée à cet expédient : se faire admirer, à défaut d'être aimée.

[Été 1964]

Ayant trop tôt (trop longtemps) vécu d'une vie délicate, il découvrit la grossièreté comme nouveauté enrichissante, vrai progrès (Cortazar – Marg.).

Mercredi 16 mars 8h matin 1944

Il est bon que j'aie rencontré tant d'indifférence, de différences, de refus, de mutisme, d'oppositions, de négligences à mon égard. J'étais borné, solidement bête et fanatique. J'aurais imposé en tyran ma bêtise. J'étais prêt. Avec ma bêtise, prêt à régner. Avec mon esprit de petit jeune homme ennuyé, je me croyais génie. Moins que pape, je ne m'attendais à rien être.

J'aurais eu, par un caprice du sort absolument unimaginable, les plus grands pouvoirs remis entre les mains, je sais aujourd'hui en toute évidence, sans humilité, sans *chagrin*, que j'aurais fait régner *la bêtise*.

Il n'est pas bon sans doute de s'être pris trop jeune d'amitié pour le genre humain dans son ensemble. Car on en vient à réviser ce sentiment précieux, contemporain de jugements dont aucun presque ne résiste à la révision lente que leur font subir les années qui suivent. Et le *mépris*, n'étant pas attaché au souvenir de la *bêtise* de jeunesse, prend d'autant plus facilement sa revanche. Il vaut mieux avoir commencé par tout mépriser, et tous les hommes, les frères. Il faut avoir été fasciste *jeune*. Ou bien, on le *devient*. En somme, de façon générale, il vaut mieux avoir été tout à fait monstrueusement bête dans sa jeunesse. Les hommes à qui cette bêtise absolue a manqué se trouvent privés, dans l'âge adulte, d'un critère merveilleusement sûr. Et sans doute peut-on poser qu'il faut à toute vie une dose constante de bêtise, dont la distribution seule entre les différents âges varie pour chacun.

Je suis ce qui me manque

D'abord la bêtise – ne rien vouloir savoir, apprendre, qui conduit à la folie – tout savoir déjà.

Van Gogh : « Encore une fois je me laisse aller à faire des étoiles trop grandes. »

X. et X. et X. : Intelligents, oui. Mais *rien dans le ventre* de la bête.

Dommage qu'il soit un con, parce qu'il n'est pas bête.

Il est intelligent : dommage qu'il soit bête.

Rousseau a trouvé la ressource d'écrire parce qu'il se sentait *trop bête* (le mot revient sans cesse). Étrange fuite dans l'écriture, pour échapper à une bêtise (qui devrait en principe exclure la pensée d'écrire). Non moins étrange, ce qui a poussé tout d'abord Maurice Blanchot à *écrire* directement sa propre bêtise – pour découvrir (tardivement en somme) une tout autre écriture, par laquelle il aura échappé lui aussi à la bêtise première (mais qui fut, d'abord, *écrite*).

L'intelligence. — Finalement c'est la seule défense que l'on ait contre « l'intelligence » (en réponse à « comment se fier à... » Pas de réponse – ou quel discours!)

Le *Ragot* : l'*infini* des imbéciles.

Tristesse des journaux de province – sans doute parce que toute universalité absente.

L'honnêteté intellectuelle, réduite à elle-même, n'est-elle pas vouée à s'accomplir de façon malhonnête ? Pensée du scrupule, qui se retourne curieusement sur elle-même, sans trouver l'appui d'un principe ; au fond, toute question devient pour elle *cas de conscience*, comme s'il lui était demandé

L'humanité qu'il fait

de juger d'un jugement de justice. Ces infinies précautions ménagent le faux à l'égal du vrai. Honnêteté désolante, qui veut juger (penser) innocemment (cet étrange écrivain qu'est, par exemple, Beuve-Méry). (Avec Robert¹)

[1979]

Il était inévitable que tout ce qu'il y a de si manifestement *noble* en Espagne engendrât sa propre bêtise. Bêtise noble.

XX. bestiale : mais avec un éclat d'intelligence dans les yeux qui la rend véritablement ignoble. Cette vivacité, lucidité, par-dessus tant de lenteur-lourdeur bestiale, l'élève au degré suprême de bestialité. Elle possède l'intelligence de sa propre bestialité qui la rend effrayante comme la bestialité simple n'est jamais.

Avril 1939

Je ne veux pas être humain malgré moi, ramené à l'homme comme un chien à sa niche. Je ne veux pas jouer à l'immaculé (ni à l'heureux). Si l'on commence à faire quelque chose dans ce sens, c'est précisément là qu'on court les plus grands risques de perdre le contact avec les hommes. À peine leur humanité leur donne-t-elle l'impulsion de témoigner d'elle, qu'ils essaient de la dénoncer, de la surmonter, de prendre à travers les moyens de l'art les allures d'un message d'ailleurs, immaculé. C'est la grande trahison habituelle. Ils feignent aussitôt d'être sûrs d'une chose au monde – on hait cette situation d'homme et cette condition d'homme.

Saint-Cyr

Février 1940

Après la trahison de Birault².

1. Toutes les mentions de Robert renvoient à Robert Antelme (1917-1990).

2. Henri Birault (1918-1990), philosophe, condisciple de Dionys

Mascolo à l'École militaire de Saint-Cyr en 1940 et auteur de *Heidegger et l'expérience de la pensée*, Gallimard, 1977.

Je suis ce qui me manque

« Ne jamais s'appuyer qu'aux arbres. Parce qu'il n'y a qu'eux qui tiennent, et qui ne parlent pas. Parce qu'il n'y a qu'eux de fidèles. Parce qu'il n'y a qu'à eux qu'on puisse s'appuyer sans fournir d'explication... » Pleurer.

À la pensée d'un être précieux absent, on se tourmente, lamente, s'exaspère de sa propre misère, de sa stérilité, affreuse – n'imaginant pas un instant, tout ce temps séparés, l'autre dans un autre état que celui d'une effervescence créatrice constante, infatigable, une transformation continue dont l'idée nous assure qu'il nous aura laissés loin derrière lui quand nous le reverrons, ayant rien su faire – lui qui de son côté s'est tourmenté, lamenté exactement de même pendant tout ce temps-là, à notre sujet, nous imaginant riche et fécond, allant à grands pas... *La misère n'est jamais qu'à moi seul. Il n'y a que moi de vil. Et moi de stérile.*

27 décembre [1942]

De nouveau : on n'est jamais condamné à rien que par manque d'imagination. Le « destin » : paresse.

[Janvier 1943]

Détresse de Marguerite ce matin au réveil. « Ah, il faudrait qu'il fasse nuit ».

Et la face tournée vers l'étroite fenêtre : « Le jour est là, plein de murailles ».

Le moment (bouleversant) où A.¹ m'avait dit : « N'allons-nous pas bientôt guérir! »

Décembre 1949

La laideur du narcissisme est telle – et la beauté ne permet

1. Toutes les mentions de A. renvoient à une femme avec laquelle Dionys Mascolo entretient une relation amoureuse de février 1941 à mai 1942.

L'humanité qu'il fait

d'y échapper que si malaisément, – qu'on finit par aimer mieux les gens un peu laids. (Souvenirs d'A.)

La laideur du narcissisme est telle – et la beauté de style, comme la beauté physique, les dons en général, permettent si peu de l'éviter, d'y échapper, – qu'on finit par aimer mieux les femmes un peu laides, les styles qui se refusent assez à eux-mêmes, les dons qui ne s'exercent que sous le contrôle et la critique sans relâche de toutes les facultés avec lesquelles ils font corps.

[Mars 1944]

Tout à l'heure, couché sur le plancher de la salle à manger devant le feu, après avoir dormi sur le dos, et m'étant tourné sur le côté, mon oreille sur le parquet, ce que j'ai entendu m'a empêché de me rendormir : les gens du troisième, qui devaient se mettre à table (9 heures). Je ne comprenais qu'un mot de temps en temps, devinais quelques phrases (par exemple, aux enfants : « Allons les *galopins* (ou les *garnements*), il est temps d'aller au lit »), mais j'entendais très bien les timbres, le chant de la phrase, tout réduit comme en une certaine musique moyenne, terne, assez inexpressive près de la musique, mais débordante de sens, de réalité, d'existence. Cela montait comme si j'étais planant au-dessus d'un feu, au-dessus d'une eau habitée. Phrases, quatre voix, ou plus, deux femmes. Rires. Le tout bien pris, comme un feu. Assurance. Tout ça dans une pièce fermée, à murs, à plafond, à l'abri, *réfugié*, et qui se laisse aller, absolument ignoble. Sans doute comme tout le monde partout. Mais je ne comprenais pas *les paroles*, donc n'étais pas *distrain*, trompé par un sens auquel je me serais attardé, même le plus médiocre du monde. J'étais en présence, contact direct avec la *machine du divertissement* en marche, sans atténuation, sans voile. C'était *révélant* comme peu de choses. Je m'en suis senti toute l'heure suivante un visage grave, mystique, comme après un rêve bouleversant ou la rencontre de l'amour sur un regard – comme si j'avais surpris un *fond*. Nous sommes partout cette satisfaction, cette suffisance à hurler, cette sécurité parleuse, rieuse, bruyante, dans des boîtes suspendues à des étages de maisons au centre d'un océan de misère qui a tout inondé depuis longtemps sans interrompre la soirée de famille.

Je suis ce qui me manque

Plate-forme d'autobus. La receveuse engueule le voyageur qui consulte son plan et lui demande une rue : « C'est pas la peine d'avoir un plan, alors ». Seul sur la plate-forme, je lui souris (elle me regardait). Elle a pris un air confus aussitôt et m'a dit : « C'est vrai que quand on ne connaît pas ». Envie de pleurer.

En liberté, dans ce monde, parmi mes frères, pourquoi me vient-il l'idée de faire une grève de la faim ? Le travail est infect, infects les travailleurs qui attendent le dimanche pour jouer aux hommes libres.

La peur d'être conduits à commettre tous les crimes de la terre, s'ils n'étaient pas occupés ainsi, fait à la plupart préférer encore l'esclavage du travail.

Épictète avait de la chance d'être tout à fait esclave, proprement esclave. Mais il faut trouver autre chose (d'abord, ça a déjà été fait). Se faire casser tout le temps le bras ne servirait pas à grand-chose. Ce n'est pas mon métier. Et c'est encore insuffisant comme occupation. Et on ne peut pas tout faire. Ils me le cassent d'ailleurs quand même, et le plus ennuyeux, c'est que je sais que ça ne sert à rien du tout. Même ça me gêne dans le travail que je m'étais assigné, ce travail de pélican, de chiffonnier, de médecin légiste, cette fouille que je me suis mis à faire, les bords du ventre bien écartés.

Une fois pour toutes, il me faut la bonne mise en croix. Pas leurs piqûres d'épingle. Une bonne croix pour toutes. Je ne suis pas fou. Mais permettez – en face du monde, bien en face, sur une hauteur si possible, qu'on me fixe ces bras qu'on m'a trop cassés, la main droite, puis la gauche, le pied droit puis le gauche, et qu'on m'y laisse, les bras ouverts au-devant du monde bienvenu, de la vie, qu'on me laisse rire, rire le monde qui n'est pas drôle, chanter la vie qui n'est pas belle, mais il suffit probablement d'être bien cloué sur un bois pour rester immobile et pour que le monde et la vie soient splendides.

Se faire tuer (perspective de – voire désir de) : ce n'est pas *suicide*. Plutôt, recherche du martyr. Désespérant de l'action longue, faire servir à quelque chose cette vie dont je suis le porteur sans savoir qu'en faire.

Du moment où leurs glandes se sont développées, les fournissant en sécrétions diverses, ils se mettent à sentir, répandre des odeurs, et des uns aux autres vont, se reniflant et flairant (chiens qui étudient fébrilement et lèchent les troncs d'arbre où les chiens ont pissé), commençant à s'entresaler mutuellement.

Pessimisme « réactionnaire » en apparence (cf. Baudelaire, typique).

Il est induit par des pensées du genre : les hommes qui cessent d'avoir peur, qui se rassurent, risquent de devenir insupportables ou immondes. Les hommes du commun – quelle terreur des diables, de l'enfer, leur manque ? – mais aussi bien certains enfants qui semblent n'être pas atteints de timidité, et aussi bien, et surtout les écrivains, philosophes, qui, n'ayant commencé à parler qu'en tremblant, et grâce à cela parvenus à produire quelques œuvres ou propositions justes, s'abandonnent, de la gloire ou simplement une audience leur étant venues, à dire n'importe quoi (donc à produire veulerie, bêtise et prétention). À tous, risque ainsi de faire défaut l'unique garde-fou de la terreur première.

D'où qu'il faut (faudrait) – pensée intime de Baudelaire – entretenir une quantité suffisante de terreur dans les esprits. Ainsi seulement, non sans danger (par volonté de faire *du mal*) peut être tenue en échec la misanthropie (mépris) qui rejetterait définitivement le visage humain dans *le mal*. « Je n'ai peur de rien, que de la disparition de la peur ». Etc. Etc. (« le pire malheur, abolition du malheur »... et ainsi de suite). Cependant, impossible retournement s'agissant de *l'ennui*. Comment dire en effet sans effronterie : « Cela m'ennuierait de guérir de l'ennui » ? Limite.

Pessimisme et ses harmoniques. — Hobbes (*homo homini lupus*¹) est aussi celui qui condamnait le rire comme *obscène*.

1. « L'homme est un loup pour l'homme ».

Je suis ce qui me manque

Peur de l'homme, besoin de l'homme : visage de loup, visage de Dieu.

Pessimisme. — Si peu optimiste que ce que je reproche au pessimisme, c'est de chercher à trop bon compte d'avoir raison.

Le pessimisme, fondé le plus souvent sur le réalisme le plus plat.

La bêtise de la jeunesse. — Elle tient avant tout à ce que, ayant à « se faire une vie », n'ayant pas encore pris la vie en habitude, il semble au nouveau venu qu'il lui est impossible de vivre rien de ce que le monde lui offre – à moins d'y découvrir l'assise d'un absolu. Ce fut, au long de siècles immobiles, la foi. Dieu éclipsé – nul François d'Assise imaginable aujourd'hui –, la décadence du Très-Haut fait établi, tout est bon qui peut en revêtir l'apparence. N'importe qui peut y servir, pourvu qu'il n'y manque pas les signes qui sont ceux de l'absolu – brutalité, mépris, *sine qua non* terroriste – tout ce qui exprime la *bestialité de l'âme*. Le passage par la bêtise dit la noblesse de cette exigence sans satisfaction possible. Seules la platitude, la soumission précoce, l'extinction d'âme permettent de l'éviter. Ou bien, tout à l'opposé, la folle, authentique transe poétique, dont l'intuition n'est pas aussi rare qu'il semble, mais dont l'accomplissement exige trop visiblement le total sacrifice de ce qui n'est pas elle.

La jeunesse corrompt. — Des choses neutres, innombrables, que l'imagination ne peut pas toucher sans les corrompre. Le jeune homme qui rêve plus qu'il n'accomplit corrompt ainsi : et il dégoûte. La jeunesse est dégoûtante. Elle est *vicieuse*. Ils le savent. On les voit, tandis qu'ils rêvent, dans le vague, s'il survient quelqu'un, s'efforcer de faire leur regard précis, frivole, comme un regard d'adulte.

C'est une comédie générale que de feindre la sympathie pour ceux qui ont vingt ans.

Jeunesse : attente de l'âge adulte : avoir à mettre au monde l'adulte qu'on sera, et il n'y a que deux types d'adultes : l'adulte mis au monde avant terme, sans mains et sans oreilles – et l'adulte jeté au monde comme dans un second utérus où poursuivre une gestation dont le terme ne peut être que le passage au cimetière vrai (avec le cercueil et l'enterrement).

C'est tout de même un âge étrange, celui où d'entendre prononcer devant moi le mot de « génie » risquait de me faire rougir, tout comme le mot « imbécile », dans le même temps, d'ailleurs.

Jeunesse. — Exubérante, maladroite à pleurer. Disgrâce sans remède de l'adolescent. Laideur des jeunes filles, du cœur à la tête. Seules les fesses supportables : déjà graves, sérieuses, qui savent déjà, elles.

Lorsque le corps cesse d'être ami, serviteur de mes désirs, pour devenir à l'inverse *importun*, sorte d'*intrus*, c'est la vieillesse, sans doute.

La grâce de la jeunesse. Elle tient sans doute aussi à ce que les plaisirs des sens sont immédiatement reçus comme des jouissances de l'âme.

« Ta pudeur est grande ». Si grande que nous n'aurons parlé de rien jusqu'à la mort.

Anonyme, universel faux pas du genre humain : cette dégringolade au ralenti qu'est toute vie...